

RETOUR SUR PIERRE NAVILLE, À PROPOS D'UN LIVRE POSTHUME

Pierre Rolle

L'Harmattan | *L'Homme et la société*

2011/1 - n° 179-180
pages 307 à 312

ISSN 0018-4306

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2011-1-page-307.htm>

Pour citer cet article :

Rolle Pierre, « Retour sur Pierre Naville, à propos d'un livre posthume »,
L'Homme et la société, 2011/1 n° 179-180, p. 307-312.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Retour sur Pierre Naville, à propos d'un livre posthume

Pierre ROLLE

Jusqu'à ses derniers jours, Pierre Naville a repris et médité les thèmes qui l'ont occupé toute sa vie, depuis sa jeunesse où il voyait dans le surréalisme l'amorce d'une science plus rigoureuse, jusqu'à sa retraite du Centre national de la recherche scientifique où il cernait dans la logique et la sociologie leurs consonances poétiques. Socialisme, behaviorisme, économie, littérature, politique ; dans ces Carnets, retrouvés et présentés par Véronique Nahoum-Grappe¹, il consigne ses réflexions autour de ces sujets et de bien d'autres encore, à propos des événements, de ses lectures, de ses rencontres, toujours à l'affût du mouvement du monde et impatient de savoir, tel donc que beaucoup d'entre nous l'ont connu. Cependant, on découvre dans ce livre combien il était blessé, sans l'avouer publiquement, par le silence qui a entouré ses œuvres, ou plutôt le rejet dont la plupart d'entre elles furent victimes. Autant de thèmes abordés, en effet, autant de malentendus et de refus plutôt que de critiques ! Il est vrai que si Naville fut parmi les premiers surréalistes, il est entré en désaccord avec le groupe lorsque celui-ci s'est satisfait de lui-même. Marxiste, son interprétation heurta plus qu'elle ne convainquit. Psychologue, il passa vite pour hétérodoxe, et le demeure aujourd'hui pour beaucoup. Oppositionnel au communisme, trotskyste, comme il se refusait à dire, il polémiqua avec ses camarades. Sociologue, il demeura éloigné des courants dominants. Sacrilège de toutes les doctrines, sans pour autant chercher à l'être, athée sans effort.

Il n'est pas si facile qu'on l'imagine d'être athée ! Naville eut en l'occurrence la chance d'avoir un père protestant et une mère catholique, lesquels se mirent d'accord pour l'élever dans les deux religions. Or, un dogme n'est tel que parce qu'il rend les autres incompréhensibles. Comment croire à une proposition qui prétend à l'évidence, lorsque, dans la pièce d'à côté, elle perd toute référence ? Naville fût toujours parfaitement incroyant, sans y avoir beaucoup de mérite. Préservé donc de devoir admettre tout dédoublement du monde en céleste et

1. Pierre NAVILLE, *La passion de l'avenir. Le dernier cahier (1988-1993)*, Maurice Nadeau, 2010.

sublunaire, ou conceptuel et physique, ou encore idéal et matériel. Étranger à un dieu personnel, cela va de soi, un être qui d'un coup dissiperait tout le mystère de l'existence... Tout ceci est bien facile : nous en sommes capables nous aussi, plus difficilement peut être ? Mais pouvons-nous aussi résolument, aussi sereinement, vivre comme Naville et penser chaque jour dans un monde où l'absence de dieu est introuvable ? Un monde sans fétiches, sans autres certitudes que celles que l'on doit restaurer tous les matins, sans garde-fous... Car c'est seulement sous le regard d'un être supérieur à l'homme que les choses pourraient prétendre être ce que l'on voit, et recevoir leur vrai nom : le Peuple, l'État, la Classe, la Science, par exemple²... Il faut, pour atteindre cette liberté, s'y prendre de loin, s'exercer, et se défendre de la rumeur, des intérêts et des convenances. Pierre Naville l'a payé, on le sait, d'un éloignement prolongé avec sa famille, d'une incompréhension persistante, et de nombreuses années de difficultés matérielles.

Croyant se fier à des évidences, à des vérités que l'on n'a pas besoin de réédifier sans cesse, on ne saisit en fait que des conventions, qui n'en sont pas moins souvent nécessaires. Il n'est pour les humains rien que d'humain : et les déités et les talismans qui parfois les fascinent, ne font que spécifier cette détermination universelle, et de ce fait la dissimulent. Par exemple, les signes par lesquels nous nous désignons les uns les autres notre univers commun constituent un système qui passe pour délimiter un territoire et une logique. Les patries, les cultures, les religions, les coutumes, ces termes servent à contrefaire des échantillons d'humanité, lesquels se dressent aussitôt devant l'individu et l'absorbent. Le langage même peut devenir dogme, prendre le réel dans ses filets, et l'imposer à la société qui s'efface devant sa création. Ce danger se fait jour plus particulièrement dans les sciences, qui semblent aux yeux de certains descendues du ciel, et fondées à revendiquer une validité universelle. Il convient de rappeler sans cesse que toutes les sciences sont humaines, qu'elles sont toutes formées de phrases susceptibles d'être indéfiniment reformulées et transposées, et qu'elles n'embrassent de l'expérience que ce qu'elles peuvent saisir dans leur langage et convertir en concepts. La science ne décrit pas le réel, qui est par essence indicible : lorsque la sociologie prétend représenter le social, il est à craindre qu'elle ne fasse rien d'autre que répertorier les conditions et les obstacles d'une politique cachée.

Quel objet, d'ailleurs, proposer à cette discipline ? Peut-être vaut-il mieux en l'occurrence s'en tenir au vieux terme de société, parce qu'il n'indique qu'un type de phénomènes, une collection où l'on peut à convenance tracer des séquences intelligibles. Faire de la société une substance, une totalité dont on ne voit pas comment la rassembler, un objet qui pourrait être tour à tour industriel, informatique, totalitaire, ou démocratique, toutes ces hypothèses manqueraient de sens : la caractérisation d'une société post-industrielle, qui désignerait une réalité mal précisée par l'ordre qu'elle occuperait dans une séquence historique elle-même douteuse, serait spécialement mystérieuse... Il ne s'agit en fin de compte de rien d'autre que de discerner, dans l'ensemble infini des faits collectifs, des

2. Rendre leur vrai nom aux choses, c'est, comme l'on sait, l'objectif du confucianisme, et peut-être de quelques réformes sociales au cours de l'histoire.

situations et des relations que l'on peut référer à un schème logique. Entre les multiples formalisations partielles que l'on obtiendra ainsi, on cherchera ensuite des implications, des interférences, des causalités plus générales, sans prétendre les rapporter d'avance à un objet commun. L'important est de faire entrer l'état de choses examiné dans une axiomatique, si sommaire soit elle. On ne pourrait pas, sinon, appliquer à l'ensemble des observations l'épreuve qui vérifie leur qualité scientifique : l'aptitude à fonder une prévision.

Accumuler des faits ne dessine aucune figure nécessaire. On se souvient de Diderot³, entreprenant de démontrer tour à tour, en utilisant précisément les mêmes informations, que la Chine est l'empire de la liberté et de la raison, ou qu'elle montre l'extrême du dogme et de l'oppression. À un même ensemble de phénomènes, les logiciens savent que l'on peut faire correspondre une multitude d'interprétations, de théories, d'ontologies. La science se reconnaît à sa capacité de prévoir, mais dans ses termes propres et à l'intérieur de son domaine d'intelligibilité, bien entendu : elle ne donnera pas d'avance les dates et les détails des événements qui nous importent dans notre vie personnelle. Un exemple : selon Naville, le régime soviétique était instable, et devait nécessairement, pour se réinsérer dans le marché mondial, se transformer radicalement. Pour autant, Gorbatchev et les modalités de ce changement, étaient évidemment inattendus.

Chaque fait constaté doit être traité comme le résultat ou l'exemple d'un schéma de détermination qui le dépasse. Ce schéma est par le fait même un compendium de thèses émises implicitement, mais encore non vérifiées, sur un ensemble de réalités bien repérées. Ces enquêtes faites, il sera validé, ou devra se réformer : c'est là la procédure que Peirce appelait abduction. La science est architecturée par la logique, qui assure les implications, les déductions, les classements par lesquels les postulats s'appliquent et s'éprouvent. Mais qu'est-ce que la logique ? Il faut bien sûr rompre avec celle d'Aristote, qui, empruntant le regard des dieux, croyait révéler la charpente même de l'Être, l'emboîtement des classes depuis l'un jusqu'au multiple. La science moderne, telle que l'ont édifiée nombre d'auteurs, depuis Frege jusqu'à Quine, n'a plus cette prétention. Construite à partir des concepts de fonction et de relation, elle ne prétend plus mettre à jour la trame du monde, mais seulement ce qui en lui est nécessaire. Naville, pourtant, reste insatisfait, et ne se laisse pas convaincre par son ami Van Heijenoort. De quelle nécessité s'agit-il ? Que formalise le raisonnement ? Des opérations, des comportements. On sent, dans ces Carnets, comme dans les livres antérieurs, que Naville est tenté par les logiques modales, où pourtant l'on ne voit communément que des jugements gachés, et plus ou moins incertains. Sans doute voudrait-il les considérer comme un répertoire d'assertions autonomes, qui ne puissent leur capacité de convaincre ni dans les simples constats, ni dans de purs principes, mais outrepassent l'opposition du subjectif et de l'objectif. Naville semble chercher une logique qui mette en forme les prises que l'on peut s'assurer

3. In Guillaume Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, La Découverte, 2001.

dans le mouvement des choses, une logique de l'interrogation et de l'intervention, de l'action et de la négation, plus forte et plus rigoureuse que l'ancienne dialectique.

Saisir les choses dans les relations qui les définissent, et à leur tour les relations entre leurs pôles, décrire les structures à partir de leurs éléments, et les éléments qui changent les structures, voilà ce qui semblait naguère rendre indispensable l'appareillage dialectique. Appareillage qui s'est montré à l'usage peu fiable, et même dangereux. S'il faut l'abandonner, est-ce pour revenir à l'espoir d'un mouvement régulier, ajoutant providentiellement le bien au bien jusqu'à dévoiler dieu sur la terre ? Il faut aussi être athée du progrès, et rappeler que l'histoire avance par les mauvais côtés, la douleur qui signale l'assaut de l'inhumain, la dépossession qui nous jette dans l'immensité du monde, l'aliénation qui libère des particularités et des adhérences, cette histoire qui n'a pas de fin...

Les thèses de Naville sur l'aliénation ont déconcerté quelques commentateurs. Selon leur auteur, elles ne font rien d'autre pourtant que d'explicitier et de prolonger celles de Marx. On sait que, chez Hegel, le sujet s'objective en se projetant dans le réel, et affirme ainsi sa singularité. C'est par l'appropriation d'un élément du monde qu'il fait reconnaître ce qui lui est propre, ses *propriétés*. Au cours de cette opération, l'esprit, s'il ne reprend pas à son compte sa métamorphose, risque de se dessaisir⁴, de s'aliéner. La propriété privée est-elle donc consubstantielle à l'homme, sa part de contingence que la société sanctifie, et transforme en nécessité ? Selon Marx, la science économique montre qu'elle n'est qu'un mode de participation au jeu de la production collective, qu'elle y agit, s'y met en danger, s'y accroît ou s'y anéantit, et entraîne son possesseur dans tous ses avatars. Hegel est encore prisonnier de l'Ancien Régime, et confond la propriété capitaliste avec le fief féodal, où le territoire fixait et faisait reconnaître tout à la fois la qualité de la personne. Ce n'est pas l'action de l'esprit complétant son concept qui anime l'histoire, mais l'énergie de la société s'inventant et s'affrontant elle-même.

Qu'est-ce aujourd'hui que l'aliénation du travailleur ? La conséquence du mouvement du capital qui réduit son autonomie, diffuse et banalise ses savoirs, dévalorise ses expériences, et diminue la part qu'il prend à la production de chaque marchandise : le travail devient indifférent au travailleur. Faut-il alors espérer que se reconstituent les anciennes compétences et les métiers disparus, qui enfermaient les individus dans des castes et les soumettaient aux besoins des autres ? Ou du moins combattre pour que le travailleur acquière la maîtrise de sa tâche, de son équipe, de son établissement ? Mais, si l'autogestion démontre les capacités d'initiative des individus, dont d'ailleurs personne ne peut douter, cette procédure aboutit en fin de compte à préserver les institutions existantes, et avec elles les conflits qu'elles suscitent. Cette dernière divinité à son tour abolie, on constatera peut-être que le dispositif productif constitué en système est devenu collectivement contrôlable, et que l'aliénation du travailleur prépare l'affranchissement de l'individu, dégagé des servitudes et des enfermements du travail...

4. *Enttäusserung*, qu'on traduit par aliénation, signifie dessaisissement, déprise.

Déjà se renforce sous nos yeux une situation indissolublement économique et politique, incarnée par l'appareillage automatisé, structure instable et conflictuelle, qui transforme insidieusement les processus cardinaux de la production. Le travail, comme on le voit quotidiennement ; mais aussi le capital, qui n'agit plus tant comme un ensemble d'investissements libres, mais comme des financements plus ou moins obligés d'un dispositif d'échange et d'exploitation mondial. Les mécanismes par lesquels les divers capitaux se répartissaient naguère, et se disputaient le profit global, sont désormais contrôlés, déviés, ou neutralisés. La position de capitaliste tend à devenir une fonction sociale protégée : d'où d'ailleurs la démesure de certains projets et de bénéfices qui ne sont plus réellement contestés par des rivaux autonomes. Les firmes dominantes s'affrontent à travers un espace en expansion, aux frontières changeantes, où elles fédèrent des entreprises locales, et se les partagent. Le marché n'est plus ce lieu originel postulé par la théorie néoclassique où toutes les productions se rencontrent, s'exposent, se hiérarchisent : il n'y a que de multiples théâtres, situés d'un bout à l'autre de la planète, où les firmes atteignent les clients ou les fournisseurs avantageux qui leur ont été désignés par leur service commercial. À la dispersion de la classe des salariés, qui sont répartis dans l'ensemble du dispositif selon la logique de celui-ci, répondent l'hétérogénéité et l'abattement de la classe bourgeoise.

L'affaiblissement des classes antagonistes ne signifie pas pour autant l'affaiblissement de l'antagonisme, mais la difficulté de donner figure aux adversaires, lesquels se divisent, se regroupent, s'instituent, sans jamais réussir à se donner une expression planétaire. Font désormais défaut tant les prises pour intervenir dans les multiples conflits que les pouvoirs qui pourraient en faire usage. Les conservateurs ne voient que la difficulté de maîtriser ce mouvement, et oublient que cette maîtrise est de plus en plus nécessaire. Le capitalisme se transforme obscurément et se dénature, le socialisme n'est apparu que pour se nier lui-même. Comment décrire alors le monde d'aujourd'hui ? Comme une crise permanente. Le désordre et la confusion générales révèlent la disparition des régulations traditionnelles, et donc la possibilité d'une direction collective de la production pour l'heure inconcevable, mais qui naîtra forcément en annulant bien des autonomies locales qui servent aujourd'hui de refuge à des populations dominées.

L'aliénation est donc l'un de ces mauvais côtés de la société actuelle qui annoncent une nouvelle société... L'incompréhension dont Naville fut victime sur ce point en redoubla bien d'autres, et d'abord celle qui accueillit autrefois ses travaux en psychologie. Cette discipline, selon le comportementalisme dont il se réclamait, est trop souvent dominée par des schémas empruntés à la physiologie, la morale, la logique, le droit, ou la culture, schémas formulés dans des langages divers, qu'une instance suprême, la conscience, devait rassembler, ou plutôt confondre. La superposition de ces déterminismes écrasants, mais disparates, passe paradoxalement pour une liberté. Pour sa part, le comportementaliste refuse de souscrire à la fatalité des instincts ou à la machinerie des associations : il s'efforce de donner à la psychologie un objet propre, les actions de l'organisme humain

réagissant tout entier aux incitations qu'il reçoit de son monde. À cette dialectique qui lie le stimulus et la réponse, il faut, par la recherche et l'expérience, adapter des termes et des méthodes spécifiques. Quel paradoxe décourageant que cette tentative pour saisir l'homme dans ses conduites créatrices ait été plus souvent caricaturée que critiquée, et même présentée comme une contrefaçon maladroite de la science physique ! Une première fois déjà, l'automatisme, c'est-à-dire le mouvement rapporté à ses règles internes, a été confondu avec le mécanisme.

Cette erreur, ou ce rejet, Naville était prêt de penser qu'elle entache toutes les sciences humaines, qui se sont interdites par là le moyen d'accéder à un mode de formalisation et à une rigueur appropriés. Ces Carnets montrent combien cette méconnaissance de ses efforts l'a affecté, ce refus persistant de dialogue. Il n'exprimait pas ce ressentiment en public, parce qu'il ne voulait pas concéder ce succès à la malveillance dont il se sentait entouré. Plus surprenante encore, sa déception sans cesse renouvelée devant la médiocrité des élites, ou leur pusillanimité : comment peut-on être aussi dogmatique quand on est universitaire, aussi indifférent comme journaliste, aussi ignorant dans l'action politique ? Le lecteur découvre ainsi ce que ceux qui ont connu si peu que ce soit Pierre Naville avaient deviné : la misanthropie, le pessimisme qu'il professait si complaisamment étaient en fait une mise en garde à son propre usage, une invite à ne pas céder trop vite à la confiance qu'il était toujours prêt à accorder aux autres...

* * *